



“Des souris et des hommes”, ici dans l’adaptation cinématographique qu’en a donné Gary Sinise en 1992, avec John Malkovich dans le rôle de Lennie.

**Avec “Des souris et des hommes”, est-ce l’argot qui vous a posé le plus de problèmes ?**

Non, l’argot n’était pas une difficulté, plutôt l’objet de débats très riches sur ce qui était lisible et audible avec les éditrices et les préparatrices. Il fallait surtout bien placer les élisions, pour que cela reste compréhensible visuellement. Une charte a été assez rapidement mise en place. Mais certains mots d’argot, notamment les noms de métiers, nous ont quand même posé problème. On a aussi passé beaucoup de temps sur “crazy bastard”, qui est devenu “pauvre cinglé”, et sur tout ce qui concerne la folie : Lennie est fou sans l’être, il fallait rester imprécis, que ce soit un juron mais pas insultant. La limite est difficile avec le français qui, souvent, est dans la grossièreté, là où l’anglais maintient une oralité. Mais le plus grand enjeu pour moi a été d’être fidèle à l’extraordinaire différence de ton entre les dialogues et les passages descriptifs très précis qui sont des splendeurs, avec des considérations sur la lumière, la nature. Je devais être à l’écoute du texte, de sa poésie, de la façon dont il avançait, de manière très cinématographique, avec des plans tantôt serrés, tantôt larges. Je devais pouvoir passer d’un registre à l’autre très rapidement.

**Virginia Woolf, Cynthia Ozik, Alfred Hayes et aujourd’hui John Steinbeck : dans quelle mesure se mettre au service de pareils auteurs influence votre œuvre de romancière ?** C’est très bénéfique, notamment pour le français : on n’a jamais terminé de connaître sa langue, ses fines- ses, ses pièges. Ensuite, cela pousse à explorer le lexique, ce qui n’est jamais un luxe. Et puis il y a quelque chose de l’ordre de l’entraînement, de l’entraînement,

comme pour un sportif. Enfin, il y a des choses plus fines à constater : un regard, un angle, quelque chose qui décante, qui reste. Parfois, c’est seulement des années plus tard qu’on perçoit que telle idée, telle manière de faire vient de là. Ou cela peut être une licence : oser, s’autoriser à faire certaines choses. On pensait que ce n’était pas possible et puis on le fait pour une traduction. Quand je traduis de grands auteurs, j’ai parfois l’impression de chausser des bottes de sept lieues, ce qui me permet de reconnaître le terrain. Vous vous promenez à grands pas, vous franchissez des distances qui vous paraissent impossibles avec vos propres moyens. Vous avez donc reconnu des territoires qui sont au-delà du vôtre, avec quel- qu’un qui vous tient la main. Ensuite, vous pouvez le faire seul. Il y a énormément d’apprentissages.



**John Steinbeck**  
Écrivain américain, Prix Nobel de littérature en 1962.

**Mais j’imagine que cela se passe dans les deux sens : la romancière aide aussi la traductrice, non ?**

La romancière l’aide surtout à respecter l’auteur, car elle sait le temps que je passe à choisir soigneusement mes mots ! Quand, dans des traductions, je constate que l’auteur met deux substantifs l’un derrière l’autre, et que le traducteur, jugeant cela un peu lourd, en a enlevé un, je me dis : l’auteur

en a placé deux parce qu’il y a réfléchi, c’était important. Je peux parfois me dire qu’un seul, c’est mieux, que cela rend justice. Mais mon premier mouvement est toujours de penser : l’auteur a raison, il a beaucoup travaillé, il sait mieux que moi.

→ John Steinbeck, “Des souris et des hommes”, traduction d’Agnès Desarthe, Gallimard, 139 pp., 16 € ; version numérique 12 €

## Épinglé

**Un roman qui a encore beaucoup à nous dire**

**“Une puissance extraordinaire”.** Publié en 1937 (soit deux ans avant *Les Raisins de la colère*), *Des souris et des hommes* est un roman bref et percutant, qui a fait l’objet de diverses adaptations : au cinéma mais aussi en bande dessinée et en version graphique – dont celle, remarquée, de Rebecca Dautremier en 2020. John Steinbeck (1902-1968), dont l’œuvre sera couronnée par le prix Nobel de littérature en 1962, nous y raconte l’histoire de George et de Lennie, deux ouvriers agricoles qui rêvent du jour où ils pourront s’installer sur un coin de terre leur appartenant. Ce duo est déséquilibré, George veillant sur Lennie, un simple d’esprit à la force redoutable. Tout s’annonçait pour le mieux dans un ranch de la vallée de Salinas où ils venaient d’être embauchés comme journaliers. Jusqu’à ce que l’épouse désœuvrée du patron s’en mêle. Ce texte nous parle de précarité, d’exclusion et de solidarité. Agnès Desarthe ne l’avait pas relu depuis l’adolescence. “J’avais treize ou quatorze ans, et à cette période je pouvais avoir un goût pour des œuvres didactiques, goût qui m’a quittée par la suite. Je redoutais donc, en le relisant, de retrouver cela, or j’ai au contraire eu l’impression d’un livre émouvant, sans discours ni leçon, très équivoque, et d’une puissance extraordinaire. Il reprend, à bien des titres, des thématiques toujours actuelles, parce qu’il y a à la fois l’exclusion du garçon différent, le racisme, et les distinctions de classes sociales qui ne se mélangent pas. J’ai ressenti une grande fraîcheur dans ce texte qui est très émouvant.” **G.S.**